

L'Atlas linguistique du centre

Autor(en): **Dubuisson, Pierrette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **23 (1959)**

Heft 91-92

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ATLAS LINGUISTIQUE DU CENTRE

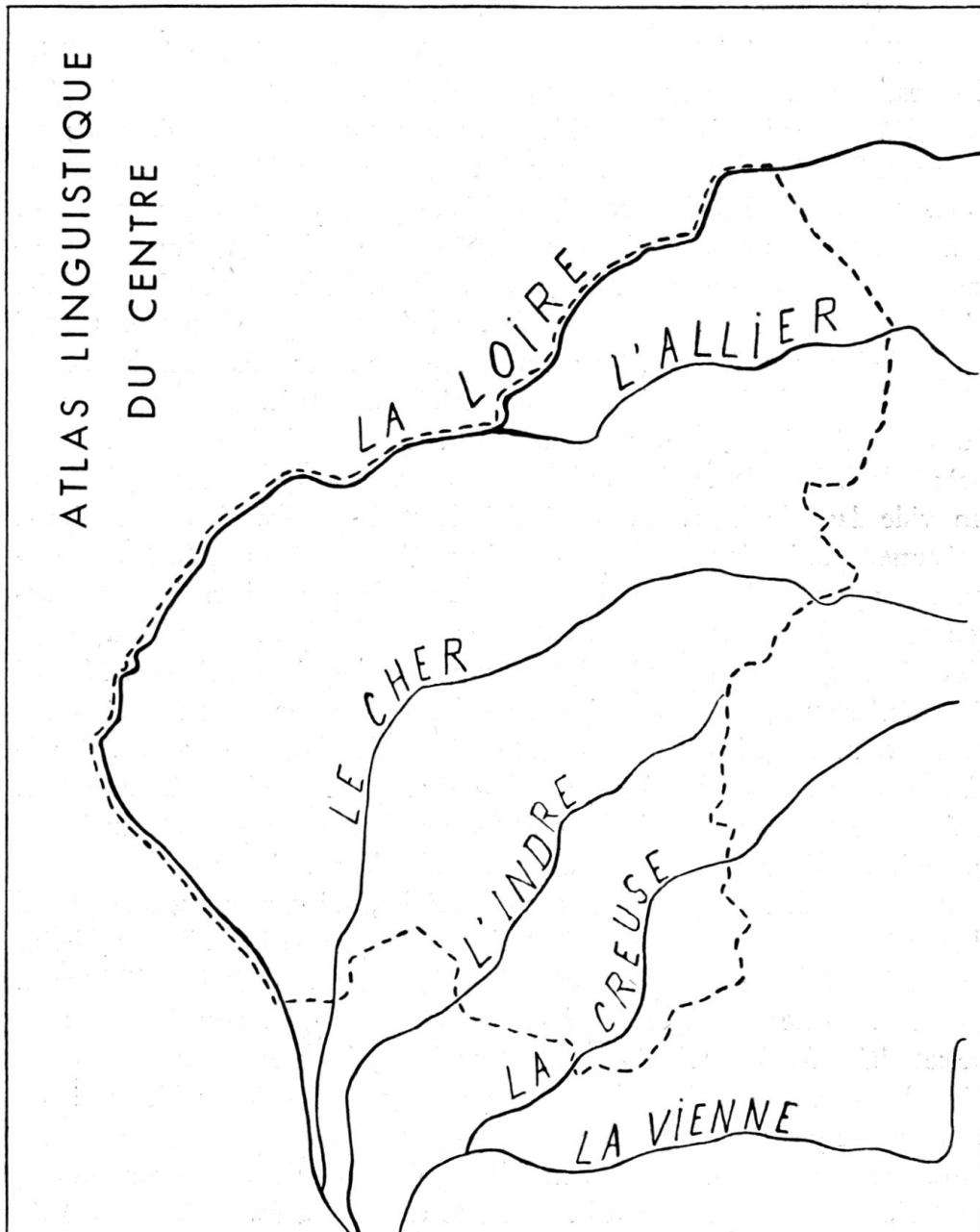
Avant que je commence cet atlas, l'*Atlas du Lyonnais* était paru et s'étendait jusqu'au sud-est du département de l'Allier. D'autre part, M. Pignon et M^{lle} Massignon avaient déjà fixé, comme limite est de l'*Atlas de l'Ouest*, la ligne, qui séparait d'un côté les départements d'Indre-et-Loire et de la Vienne, d'un autre côté les départements du Loir-et-Cher et de l'Indre. Je n'avais donc plus qu'à établir mon aire d'investigation entre ces deux atlas. Mais il me fallait aussi choisir des limites au nord et au sud. Au nord, la Loire a été une frontière tout indiquée. Au sud, au contraire, j'ai eu à tergiverser. J'ai évidemment consulté M. Mazaleyrat, qui s'était chargé de l'*Atlas Auvergne-Limousin*. Entre nos deux domaines, il y avait le Croissant qui nous embarrassait. Bien sûr, il paraissait souhaitable que l'*Atlas Auvergne-Limousin* fût uniquement un atlas d'oc et que l'*Atlas du Centre* fût uniquement un atlas d'oïl. Pourtant cette portion du Croissant n'avait pas une superficie assez importante pour se prêter à elle seule à un atlas indépendant et elle présentait un trop grand intérêt linguistique pour être délaissée. En définitive, voici la décision qui a été prise : tout le département de la Creuse a été rattaché à l'*Atlas Auvergne-Limousin* et tout le département de l'Allier¹ a été compris dans l'*Atlas du Centre*. Comme me le faisait remarquer M. Mazaleyrat, la solution n'était pas d'une rigueur scientifique absolue, mais elle était commode. En effet, nous n'avions pas coupé le Croissant au hasard : avec le département de l'Allier, nous soudions le Bourbonnais au Berry, et, avec le département de la Creuse, La Marche rejoignait le Limousin.

En conclusion, le domaine de l'*Atlas du Centre* recouvre la partie sud des départements du Loiret et du Loir-et-Cher et en totalité les départements de l'Indre, du Cher et de l'Allier¹.

Cette région, qui s'étend de la Loire aux premiers contreforts du Massif central, présente une très grande variété géographique. Au nord, c'est la Sologne, boisée, que l'on essaie de mettre en valeur, et dont la

1. A l'exception de la partie du sud-est qui appartient à l'*Atlas du Lyonnais*.

principale ressource jusqu'ici a été la chasse. Puis, on trouve une zone de transition, avant d'arriver au centre dans les riches plaines de céréales



de la Champagne berrichonne qui, à l'ouest de l'Indre, cède la place à la Brenne, d'aspect désolé et aussi pauvre que la Sologne. Enfin au sud,

l'élevage domine dans un bocage¹, particulièrement riche à l'est dans la vallée de Germigny, qui rappelle la Normandie.

Ma première tâche a été d'élaborer un questionnaire qui soit bien adapté à cette région.

Il fallait d'abord voir si des patois subsistaient sur l'ensemble de l'aire d'investigation. Fort heureusement, j'étais originaire des confins du Cher et de l'Allier et je n'avais cessé de parcourir tout le Centre depuis mon enfance. De plus j'avais vécu en contact étroit avec les paysans, en partageant souvent leur vie et même parfois en prenant part à leurs travaux. J'ai commencé tout de suite des enquêtes préliminaires, sans poser aucune question, en me contentant de noter sur le vif ce que j'entendais. Cette première récolte a constitué le fond de mon questionnaire et aussi sa partie la plus précieuse. En même temps, je constatais qu'en beaucoup d'endroits il n'existait plus que des bribes de patois. Le nord de mon domaine n'avait pas été sans m'inquiéter. Je redoutais de ne rien trouver près de la Loire et je me demandais si toutes les cartes ne présenteraient pas un vide dans le haut. La proximité de Paris m'effrayait et me laissait présumer que je n'aurais rien à recueillir. J'ai été réconfortée dès la première enquête préliminaire dans ce secteur. On pourrait croire, en apparence, que tout parler local a disparu. Les habitants des campagnes s'expriment, au premier abord, comme ceux des villes voisines. Mais si l'on pénètre un peu dans l'intimité des foyers, on s'aperçoit que des mots patois remontent instinctivement aux lèvres de nos compagnons. Il subsiste encore un vocabulaire, peu abondant certes, mais plein d'intérêt. J'ai même découvert un îlot linguistique à Mareau-aux-Prés, dans le val de Loire, à dix kilomètres au sud-ouest d'Orléans.

A la suite de cette prospection superficielle, j'ai compris que le travail d'enquêteur dans le Centre serait difficile. Jusqu'à ce jour, j'avais fait des recherches dans le Croissant, où la plupart des sujets étaient bilingues. J'obtenais facilement la traduction d'un mot demandé. Pour les enquêtes de cet *Atlas du Centre*, je devais changer de méthode et prendre beaucoup plus de précautions. Dans les régions très francisées, les habitants, souvent, n'ont pas conscience que les termes qu'ils emploient en certains cas sont locaux et ils ignorent les mots français équivalents ; autrement dit, ils parlent patois sans le savoir. Plus une région est francisée, plus la façon de procéder est délicate. Avant tout, on devra se souvenir qu'un

1. C'est dans ce bocage qu'est la Vallée Noire chère à George Sand.

paysan primitif n'est pas forcément un sot ; j'ai même rencontré quelques illettrés qui étaient très intelligents. Les gens acquièrent souvent au contact de la nature un équilibre de l'esprit et une solidité de jugement, qui sont rares chez les citadins. Rappelons-nous ce que George Sand nous dit dans la préface de *François le Champi*¹ : « Je voudrais... anéantir dans ma mémoire les enseignements et les formes de l'art ; ne jamais penser à la peinture quand je regarde le paysage, à la musique quand j'écoute le vent, à la poésie quand j'admire et goûte l'ensemble. Je voudrais jouir de tout par l'instinct, parce que ce grillon qui chante me paraît plus joyeux et plus enivré que moi... Je voudrais être paysan ; le paysan qui ne sait pas lire, celui à qui Dieu a donné de bons instincts, une organisation paisible, une conscience droite ; et je m'imagine que, dans cet engourdissement des facultés inutiles, dans cette ignorance des goûts dépravés, je serais aussi heureux que l'homme primitif rêvé par Jean-Jacques... Le paysan le plus simple et le plus naïf est encore artiste ; et moi, je prétends même que leur art est supérieur au nôtre. C'est une autre forme, mais elle parle plus à mon âme que toutes celles de notre civilisation. Les chansons, les récits, les contes rustiques, peignent en peu de mots ce que notre littérature ne sait qu'amplifier et déguiser... Cet art-là est le plus pur et le meilleur, parce qu'il s'inspire davantage de la nature, qu'il est en contact plus direct avec elle... Je voudrais sentir à la manière du paysan... Leur langage [celui des paysans] est plus expressif, plus énergique et plus logique cent fois que notre langue littéraire... C'est pour moi une cause de désespoir que d'être forcé d'écrire la langue de l'Académie, quand j'en sais beaucoup mieux une autre qui est si supérieure pour rendre tout un ordre d'émotions, de sentiments et de pensées... » Je m'excuse de cette incursion sur le terrain de la littérature, mais cette citation m'aide à montrer dans quelle disposition l'enquêteur doit être.

Quand on connaît à l'avance les personnes auprès desquelles on va s'informer, le travail est plus facile. Autrement, il faut se présenter avec adresse, sans audace, mais avec assurance, expliquer le but de la visite avec franchise, n'être pas surpris de la méfiance avec laquelle on est accueilli. On doit s'efforcer d'être compréhensif et veiller à ne pas imposer sa présence ; quand on sent qu'on est importun, on n'insiste pas et l'on se retire ; des informations fournies à contrecœur risqueraient d'être

1. Édition Garnier, Paris, 1956, p. 210, 211, 212.

faussées ; avec patience, on frappera de porte en porte jusqu'à ce que les renseignements désirés soient donnés de bon gré et sans hâte. Il est nécessaire aussi de gagner la confiance de ceux dont on voudra observer le parler. Les pauvres gens savent que très souvent on se moque d'eux, quand ils parlent patois ; en nous voyant arriver, ils se demandent parfois, si nous ne venons pas exprès pour les ridiculiser. Il faut donc dissiper chez eux ce complexe d'infériorité et leur faire prendre conscience de la valeur de leur langage ; un excellent moyen est de leur prouver, par un exemple facile, que les mots qu'ils emploient sont en général plus proches du latin que ne le sont les mots français équivalents ; à partir de ce moment, les personnes « interviewées » comprennent que leur parler n'a pas lieu d'être caché et qu'il est digne d'intérêt ; la plupart du temps, elles sont même heureuses de le faire connaître à l'enquêteur. J'ai remarqué qu'il ne fallait jamais retenir un sujet plus de trois heures consécutives, même s'il consent à continuer plus longtemps. Toutes les fois que j'ai dépassé ce temps, j'ai constaté, et sur la personne interrogée et sur moi-même, l'apparition d'une fatigue légère, mais suffisante pour nuire à la valeur de l'enquête.

Les vieillards constituent de très bons informateurs ; ils disposent de plus de temps que les autres gens qui ont à travailler, et, surtout, ils fournissent des éléments linguistiques prêts à disparaître ; il n'y a qu'un seul inconvénient : leurs dents évidemment défectueuses faussent la prononciation chez certains d'entre eux.

Au cours des enquêtes préliminaires, j'ai écouté beaucoup d'enfants. J'ai été surprise de constater à quel point leur vocabulaire était composé d'éléments locaux. J'ai fait avec eux des promenades dans les bois et à travers champs et j'ai pu ainsi recueillir grâce à eux des termes patois très vivants, concernant la nature, la flore et la faune. Quand on envoie les enfants en classe vers cinq ans, l'acquisition du parler du terroir est déjà faite ; ils l'ont entendu dans les bouches de ceux qui se sont penchés sur leurs berceaux et qui leur ont fait faire leurs premiers pas ; c'est l'imitation qui a joué son rôle. L'instituteur arrive trop tard ; d'ailleurs, dans les années qui suivront, l'élève passera moins de temps à l'école que dans le milieu familial, où s'achèvera passivement la consolidation du langage maternel. Cela se produira d'autant mieux qu'à la maison tout se présentera d'une façon attrayante et vivante, dans une ambiance détendue, tandis qu'en classe l'enfant devra souvent faire des efforts, pour être attentif à des choses, qui lui paraîtront mornes, ardues et rébarbatives,

malgré la compétence de ses maîtres. D'ailleurs le service militaire n'a pas non plus une influence si prépondérante qu'on le croit sur les jeunes gens. Les périodes, passées par les soldats hors de leur foyers, sont en beaucoup de cas comparables aux séjours que les étudiants font à l'étranger pour apprendre une langue vivante. Quand ces derniers reviennent en France, ils reprennent leur langue maternelle, en ne gardant, selon leur tempérament, qu'une empreinte plus ou moins légère des mœurs et des coutumes qu'ils ont observées au cours de leur voyage. Il en est de même pour nos jeunes paysans ; ils ont vite fait de se réadapter au milieu familial.

J'ai aussi remarqué qu'il était difficile de cataloguer les mots, suivant l'âge des sujets. A ma grande stupéfaction, je me suis aperçu dans une même commune que des termes, employés par des vieillards, étaient abandonnés par des gens de quarante ans et repris par des enfants. Je m'empresse de préciser que le fait ne se produisait pas dans une même famille, mais seulement, comme je l'ai dit, dans une même commune.

Il est bon de vérifier si les sujets sont bien originaires de l'endroit exploré ; car il y a parfois des tricheurs. S'il y a en effet des gens qui se font prier pour servir d'informateurs, d'autres au contraire sont empressés et, de peur d'être éliminés, se disent natifs du lieu, même s'ils ne le sont pas. Aussi ai-je pris l'habitude de me rendre auprès du secrétaire de mairie, à l'arrivée dans chaque point prospecté, et de me faire dresser une liste des personnes nées dans la commune et y habitant encore. On rencontre quelques familles qui se succèdent sur la même terre depuis plusieurs générations ; elles constituent d'excellentes sources d'informations.

Si l'on pose la question suivante dans un pays francisé : « Quel mot employez-vous chez vous pour désigner une étincelle ? » On risque d'avoir pour réponse : « On dit comme vous, nous, on parle français, on l'écorche un peu ; et puis c'est tout. » Si l'on opère différemment en disant : « En certains endroits, pour désigner une étincelle, on dit *un byèt*, *un-alue*, et ici que dites-vous ? » En général, ou bien les interlocuteurs confirment les mêmes termes locaux, quand ils les emploient aussi chez eux, ou bien, dans le cas contraire, ils indiquent spontanément les expressions équivalentes en usage dans leur pays. Bien entendu, il arrive qu'aucun représentant patois ne subsiste et alors on nous répondra qu'on ne connaît que le mot « étincelle ». Quand cela est possible, on montre l'objet dont on veut avoir le nom ; on essaie de tenir la conversation devant des

outils ou ustensiles dont on demande la description ; si l'on désire le vocabulaire du labourage, on suit un laboureur dans les champs et l'on procède de la même façon pour tous les travaux, quand les circonstances le permettent. Si l'on ne trouve pas autour de soi tous les objets dont on veut parler, on a aussi recours à des photos ou à des croquis. D'une manière générale, il faut suggérer le terme local recherché et ne pas trop insister sur le vocable français correspondant. Il est préférable d'obtenir une phrase entière plutôt qu'un mot isolé ; autrement, la véritable physionomie du parler nous échappe.

Toutes ces précautions s'imposent pour effectuer une bonne enquête, mais elles ne sont pas encore suffisantes. Il faut aussi un excellent outil. Tout comme le moissonneur aiguisé avec minutie sa faux avant son travail, l'enquêteur doit avoir entre les mains un questionnaire bien préparé. J'ai dit précédemment que j'avais constitué le fond de mon questionnaire avec des matériaux recueillis en écoutant les gens sans les interroger. Ce fut la première étape. Ensuite j'ai fait une seconde série d'enquêtes préliminaires en utilisant le questionnaire de l'*Atlas du Lyonnais*, celui de l'*Atlas du Massif Central* et celui de l'*Atlas de l'Ouest*. Ce fut épineux, car, bien sûr, ces questionnaires n'étaient pas adaptés à ma région. Beaucoup de paragraphes n'ont mené, dans le Centre, qu'à des mots français. D'un autre côté, ce travail fut pourtant utile, car j'ai pu ainsi mettre la main sur des termes patois qui m'auraient échappé. A priori, je pensais que le questionnaire de l'Ouest serait celui qui se prêterait le mieux à l'investigation de mon domaine, puisqu'il s'appliquait à une région très voisine de la mienne et lui ressemblant. Ce fut celui du Massif Central qui a été le plus commode ; en le passant scrupuleusement en revue, il m'a permis de découvrir des mots dont les formes patoises dans le Centre avaient une racine commune avec les formes patoises du Massif Central. En voici des exemples :

Français	Massif Central	Centre
s'enfoncer dans un endroit marécageux	<i>aganas</i>	<i>âtdnè</i>
un monticule	<i>turèl</i>	<i>â turó</i>
un ravin	<i>ena kumba</i>	<i>un kalbas</i>

Quand la synthèse de ces trois questionnaires voisins fut faite, la seconde étape de la préparation de mon propre questionnaire était terminée.

En troisième lieu, j'avais à dépouiller le *Glossaire* de Jaubert. Je n'ai pas

compté exactement le nombre de mots que présente cet ouvrage ; avec ses 720 pages, on peut estimer approximativement son contenu à 13 000 termes patois. Beaucoup de ces derniers sont les différents représentants d'un même mot français, et, en définitive, ces 13 000 termes correspondent à un nombre plus réduit de mots français, qu'il n'était pas utile d'évaluer. J'ai seulement retenu 580 exemples à inclure dans mon questionnaire. Parmi les paragraphes éliminés, il y avait d'abord tous ceux qui s'appliquaient à des mots que j'avais déjà relevés et ensuite tous ceux qui concernaient certains noms abstraits ; ces derniers se seraient mal prêtés à la cartographie et convenaient plutôt à une monographie.

Après cette troisième étape, mon questionnaire n'était pas encore terminé. Tous les matériaux étaient ramassés, mais il y en avait à rejeter. J'ai exclu tous les mots ayant pour représentants des termes qui étaient, en apparence patois, mais en fait techniques. D'autre part, je n'ai laissé que des questions, dont les réponses conduisaient à une forme locale, ayant une racine différente du mot français correspondant. Autrement dit, j'ai éliminé chaque vocable, dont le représentant patois n'était qu'un mot français, qui avait subi un traitement phonétique propre à la région. Je ne devais pas négliger d'observer ces traitements pour cela ; je les ai examinés en les groupant dans le chapitre que j'ai consacré à la phonétique et en les illustrant par un ou plusieurs types. Je vais éclaircir ce que je viens de dire par des exemples. Le traitement de -ANUS latin donne en certains points du Centre une désinence, qui, au féminin, se prononce *-in*. Au lieu de nous embarrasser de tous les mots illustrant ce fait, nous en avons réuni deux sous le même paragraphe dans le chapitre se rapportant à la phonétique :

une poule naine, *nin*

ma cousine germaine, *jèrmin*

J'ai aussi veillé à ce que rien dans ce questionnaire n'entraîne vers ce qui n'est pas vraiment caractéristique ; on a trop tendance à prendre des choses pour particulières à une région, alors qu'on les retrouve en beaucoup d'autres endroits de France et même de l'étranger. Aussi est-il nécessaire à un enquêteur de bien connaître le pays qu'il explore, mais aussi de jeter un coup d'œil au-delà de ses frontières.

Enfin en dernier lieu, j'ai rédigé, en m'efforçant de suivre un déroulement logique et une présentation attrayante.

Je suis arrivée à un questionnaire de 2000 mots ainsi répartis :

Chapitre 1. Climat. Phénomènes atmosphériques	34 mots
— 2. Les Chemins	40 —
— 3. Les Clôtures	16 —
— 4. Les Plantes sauvages	54 —
— 5. Les Bois	66 —
— 6. Les Prairies	23 —
— 7. Les Jougs. Les Attelages	44 —
— 8. Les Voitures	34 —
— 9. Labours et Instruments aratoires	70 —
— 10. Les Semailles et les différentes Cultures	35 —
— 11. Les Foins	36 —
— 12. Les Moissons	38 —
— 13. Les Battages	28 —
— 14. La Vigne et les Boissons	77 —
— 15. Le Lin et le Chanvre	12 —
— 16. L'Élevage	290 —
— 17. La Laiterie	29 —
— 18. Les Animaux non domestiques	101 —
— 19. La Pêche et la Chasse	13 —
— 20. Le Potager et le Verger	51 —
— 21. La Maison et les Bâtiments d'Exploitation	127 —
— 22. Les Repas. La Cuisine	82 —
— 23. Les Travaux féminins	50 —
— 24. Les Vêtements et la Coiffure	51 —
— 25. Le Corps et l'Activité physique. Les Maladies	165 —
— 26. Les Traits du Caractère. La Vie affective	55 —
— 27. La Vie familiale	54 —
— 28. Les Fêtes et les Divertissements	47 —
— 29. Coutumes et Croyances populaires	40 —
— 30. Mot divers	99 —
— 31. Littérature orale	4 —
— 32. Quelques Remarques de Phonétique	42 —
— 33. Morphologie	91 —
	1998 —

Le processus, que j'ai suivi pour établir ce questionnaire, explique l'importance que j'ai donnée aux enquêtes préliminaires. Ainsi, peut-être aurais-je satisfait dans une certaine mesure Gilliéron, qui disait : « Le questionnaire serait meilleur, s'il était fait après les enquêtes. » Il m'est difficile de dire exactement combien de points j'ai visités. Par un hasard heureux, j'habite au centre de mon aire d'investigation, à Saint-Amand-Montrond. J'avais déjà à portée de la main des sujets remarquables que je connaissais très bien. De là, j'ai jeté des jalons un peu dans tous les sens, en une quinzaine d'endroits.

Le questionnaire n'est pas le seul outil que l'enquêteur doit avoir avec lui. Quand on le peut, il est bon d'emporter un magnétophone. Car, si adroit et si attentif soit-on, on ne peut arriver à noter intégralement et sans défaillance ce que l'on entend. Le magnétophone s'en charge et permet au sujet de n'être pas arrêté dans l'élan de sa conversation. On doit pourtant prendre soin, quand on entend un mot pour la première fois, de le faire répéter, tout comme il est nécessaire de le faire d'ailleurs, quand on transcrit directement sur carnet, sans passer par l'intermédiaire des bandes magnétiques.

Le moment vint d'établir le réseau des enquêtes définitives. D'après les résultats de mes prospections antérieures, j'ai constaté qu'il fallait en général parcourir une vingtaine de kilomètres pour trouver un changement sensible des parlers. En conséquence, si je ne rencontre pas d'imprévu en poursuivant ces enquêtes définitives qui sont en cours, l'*Atlas du Centre* devrait compter approximativement un point par canton ; ainsi j'aurais environ 90 localités à visiter. Le domaine comprend 21 points de l'A.L.F. ; je les reprendrai toutes les fois que l'enquête pourra y être faite dans des conditions satisfaisantes.

En recueillant mes témoignages, j'ai eu peine parfois à savoir si une voyelle était ouverte ou fermée. Faisons répéter plusieurs fois un mot à un même sujet ; nous entendrons, tantôt une voyelle ouverte, tantôt une voyelle fermée, même si le mot occupe la même place dans une phrase. Je pense que la meilleure solution est de noter la voyelle telle qu'on l'entend au moment où elle est prononcée ; mais on voit ainsi le danger qu'il y a à généraliser dans ce cas d'après une seule audition.

Il est certainement prématuré de parler de l'intérêt que pourra présenter l'*Atlas du Centre*, avant que cet ouvrage soit achevé. Du moins vais-je souligner l'intéressant problème qui se pose dans le secteur. En poursuivant mes travaux, je me rappelle souvent ce passage lu dans l'*Histoire du Berry* de Raynal¹ : « A cette époque [1102]... on va en France quand on passe la Loire ; on appelle Français les chevaliers qui composent la suite du roi, par opposition aux chevaliers du Berry. » La langue d'oc s'est-elle étendue plus haut qu'elle n'est à l'époque actuelle ? Des cartes de l'*Atlas du Centre* nous éclaireront-elles à ce sujet ?

Pierrette DUBUISSON.

1. Au Grand Bourdaloue, librairie de Vermeil, éditeur, Bourges, 1844, tome II, livre IV, chapitre I, p. 4 et 5.